

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Québec Banana State de Jean-Michel Wyl ou l'aspiration à la liberté

Jean-Michel Wyl, *Québec Banana State*, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.

Patrick Imbert

Numéro 11, septembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1978). Compte rendu de [*Québec Banana State* de Jean-Michel Wyl ou l'aspiration à la liberté / Jean-Michel Wyl, *Québec Banana State*, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.] *Lettres québécoises*, (11), 12–13.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ques images sur lesquelles il revient sans cesse et qui constituent en substance des souvenirs écran qui ont structuré sa propre psyché. Un père industriel, polyglotte mais qui ne lui parlait jamais ; une mère qui, semble-t-il, s'est servie de lui pour innocenter sa liaison ; un oncle qu'on a chassé comme un pestiféré.

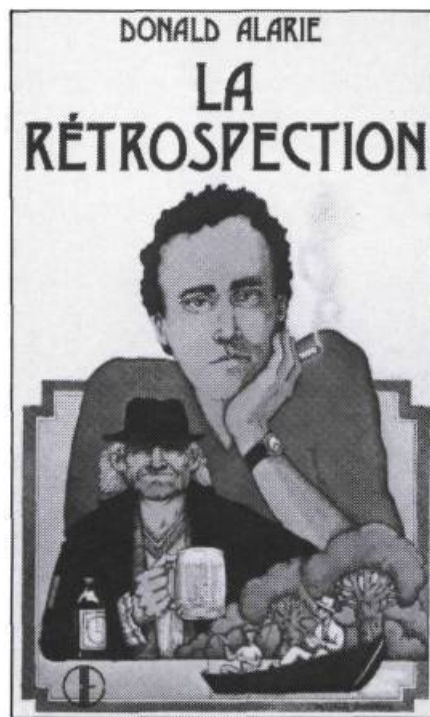
Que s'est-il passé au juste avec cet oncle George ? Sa mère a affirmé à son mari qu'elle avait surpris Georges lors d'une partie de pêche avec son fils en train de le « caresser comme on caresse une femme, avec douceur et plaisir, dans le cou et sur les jambes (p. 42). » Le narrateur ne répond pas clairement à l'accusation. Il fait plutôt, comme il le dit si bien, le tour de la question. Ainsi dans un premier temps il affirme : « Ma mère avait tort. Elle l'a chassé pour rien. Enfin presque (p. 42) ». Un peu plus loin il dira : « Oui. Ce que ma mère vous a dit est tout à fait vrai (p. 43).

De fait le narrateur ne sait que répondre à l'accusation : « Comment dire les choses sans trahir la vérité ? (p. 43) ». Car la vérité est facile à comprendre : il a adoré cet oncle avec qui il allait régulièrement pêcher. « Oncle » Georges a été en quelque sorte le substitut de son père avec lequel il n'a jamais pu avoir la moindre conversation. Il est probable que ce fût avec Georges, et avec Georges seulement qu'il a connu ses seuls moments de pure amitié, de pure sincérité.

Un autre aspect de la question est qu'il est loin d'être persuadé que l'accusation portée contre l'oncle, peu importe qu'elle fût fondée ou pas, n'ait pas été vicieusement préméditée par sa mère. Il se pourrait fort bien que sa mère eût connu ce Gilles Landry, « son » psychanalyste, un vague parent disait-elle avec lequel elle s'entretiendra en privé et fort longuement dès le début de « ses » séances pendant qu'il attendra à la porte.

La vérité toute crue c'est que Gilles est son amant et qu'elle a usurpé et son oncle et son psychanalyste sous prétexte de lui éviter un grave traumatisme sexuel !

Mais cette vérité est trop difficile à avouer pour le narrateur. Écartelé entre son amour pour sa mère et son propre besoin d'amour, il préférera tergiverser, pardonner à celle qu'il aime malgré tout, lui avouer qu'il comprend sa passion pour Gilles et... oublier ses propres blessures. Fermer les yeux en somme.



Mieux encore, fermer la porte comme on ferme les écluses. Surtout ne plus jamais ouvrir la porte comme il le fit une fois pour Gilles et sa mère :

Quand je touchai la poignée de la porte, ma certitude trembla un peu. La poignée était froide et je pensai à l'expression « froid comme la mort ». (...) La porte s'est ouverte d'elle-même. Ou presque. À peine un filet de lumière. Une petite fente de lumière. Germaine était assise sur le divan.

Elle regardait sans parler. Ses yeux disaient tout d'elle. Puis Gilles s'est approché. J'ai refermé la porte. Il pleuvait toujours. Le ciel était toujours gris. J'ai attendu encore quinze minutes (p. 69)

Qu'est-ce à dire ? Qu'a donc vu le narrateur ? Suffisamment de choses pour être obsédé par les portes qu'on ouvre et celles qu'on ferme. « Les portes fermées cachent parfois d'étranges secrets. Elles permettent à l'imagination d'inventer toutes sortes d'histoires, des histoires dont la clé demeure sous le paillason (p. 89) ». Le narrateur s'est permis de voir une seule fois mais ce qu'il a vu l'a marqué pour le reste de ses jours : « Lorsque j'ai ouvert l'immense porte capitonnée, j'ai vu les larges fesses de Gilles... Lorsqu'on a ouvert une porte comme celle-là un jour, il est préférable de laisser par la suite la clé sous le paillason et de laisser aux autres le soin d'ouvrir toutes les portes qu'ils désirent (p. 90) ».

Qu'avaient-elles de si terribles les fesses de Gilles pour que le narrateur en parle de cette façon ? Serait-ce que Gilles « montrait ses fesses » et que ce qu'il montrait était si impressionnant que le narrateur en est resté marqué ? Serait-ce qu'il s'approchait de Germaine, de la petite fente de lumière ?...

À vous de lire et de choisir.

Québec Banana State

de Jean-Michel Wyl

ou l'aspiration à la liberté

Vous souvient-il du précédent roman de Jean-Michel Wyl intitulé *L'Exil* (Éd. La Presse, 1976), qui, dans sa profonde simplicité et par l'humour philosophique du personnage, pérégrinant sur sa chaloûpe, révéla cet auteur et lui fit prendre stature de grand écrivain ? Eh bien Jean-Michel récidive et nous invite cette fois encore, dans un style excellent, à une réflexion intime sur notre monde par le biais de la politique fiction.

Notre premier roman de politique fiction fut écrit, souvenons-nous en, par J-P Tardivel en 1895. *Pour la patrie*, que son rééditeur moderne baptisa généreusement, et avec tout l'à propos commercial nécessaire, « notre premier roman séparatiste », se perd toutefois dans une idéologie basée sur des antithèses ultrasimplistes et un mode de pensée si réducteur qu'il risquerait de remettre en question jusqu'à la croyance que

l'homme fut créé à l'image de Dieu ! Mais laissons-là cette oeuvre, car *Québec Banana State* est l'anti *Pour la patrie*, par son humour, ses réflexions profondes sur l'homme et ses hypothèses sur la situation québécoise.

Le titre, avouons-le, est accrocheur et percutant. Il n'est, bien sûr, pas lié au Québec d'aujourd'hui mais au Québec possible, après l'indépendance et qui, soudainement, par la volonté d'un groupe de révolutionnaires appuyés par le communisme international et l'armée soviétique, est envahi un vilain dimanche, comme n'importe quel territoire d'Amérique centrale ou des Caraïbes. À partir de cette invasion qui se termine dans un bain de sang et où René Lévesque lui-même est assassiné, Jean-Michel Wyl analyse, dans ses détails, l'incarcération de tout un peuple et la tentative de transformer le Québécois en un homme nouveau, en vue de « lendemains qui chantent ». Dans l'immédiat, toutefois, ces « lendemains qui chantent » aboutissent, comme l'histoire nous en donne la preuve et nous la fournit encore surabondamment aujourd'hui, par la mort, les prisons, la torture, les camps de concentration et les charniers.

Dans *Québec Banana State*, nous assistons alors à la résistance du peuple à l'envahisseur soviétique et à la destruction progressive d'une société et d'un bon nombre de ses représentants. Mais, si l'hypothèse n'est qu'une hypothèse, il est bien sûr que J-M Wyl, qui rappelle parfois (p. 11) quelque peu Camus dans

La Peste, s'est servi des documents et informations que l'on a pu obtenir ces dernières années par la presse internationale. Souvenons-nous des révoltes populaires en Pologne, de l'invasion de la Tchécoslovaquie, considérons le million (ou deux) de « disparus » au Cambodge actuel, reprenons les discours et les ouvrages de Solzhenitsyn sans oublier les « procès » à Moscou ces jours-ci. Ce n'est pas la documentation qui manque, malheureusement ! Même les hésitations de bon nombre d'intellectuels réunis en congrès pour condamner l'utilisation de la psychiatrie à des fins douteuses, c'est-à-dire politiques, est là (p. 102).

Rien ne manque, donc, dans cette société nouvelle où le dictateur, N° Un, sera finalement assassiné par son frère, pantin semi-robineux, semi-fou, ce qui ne changera pas grand-chose, semble-t-il, au système. En toile de fond, on assiste aux hésitations des démocraties qui n'osent intervenir par peur d'une guerre nucléaire. Que de ressemblances entre la Société des Nations des années 1930 et l'O.N.U. Il est à noter, d'ailleurs, que l'humour (car le livre contient des réflexions mi-humoristiques mi-amères dans une situation tragique) de J-M Wyl attaque aussi, à l'occasion, un état de fait d'avant l'invasion et l'extermination : « Pendant que le peuple de ce pays avait dormi plusieurs milliers de nuit dans ses lits payés à crédit à la sueur de ses cauchemars anxieux... » (p. 12). Retenons aussi l'humour noir de la réflexion suivante mais traduisant une situation combien réelle dans les faits : « Un mort, c'est un meurtre. Dix morts, c'est un accident. Cent morts, c'est une catastrophe. Des milliers de morts, c'est une statistique. » (p. 72). Certes, comme l'avait déjà remarqué Camus dans *La Peste*, des milliers de morts, c'est irréel, c'est trop abstrait. Notons donc ce ton propre à notre écrivain qui se détache souvent des réflexions générales et qui devient fréquemment très direct : « Ils étaient de la race pourrie de la flicaille élevée et domptée aux slogans dans des écoles spéciales. On leur avait appris à réprimer tout ce qui pouvait y avoir d'humain en eux. » (p. 238).

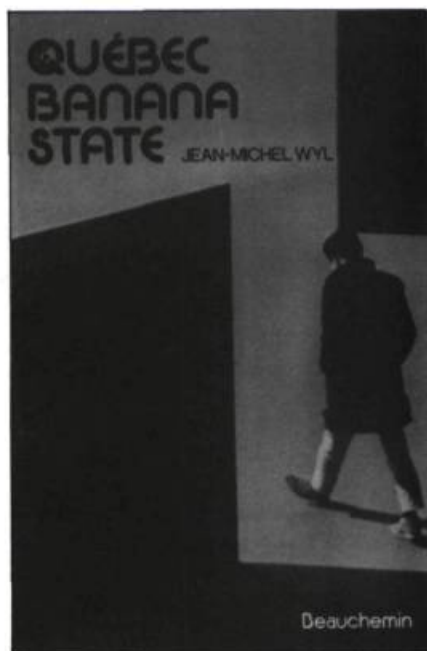
Et voilà bien le point fondamental dans ce roman. J-M Wyl ne court pas à l'intrigue, il ne veut pas faire de son ouvrage un James Bond québécois. Il ne souhaite pas que le lecteur soit pris uniquement par l'intrigue et consomme ra-



pidement le livre en attendant d'en découvrir un autre. À travers cette hypothèse vraisemblable de politique fiction, il cherche à nous faire réfléchir sur la manière dont l'univers actuel fonctionne et à nous faire saisir la situation de l'homme moderne, emprisonné par les idéologies, les mitraillettes, les rideaux de fer et toute cette robotisation qui détruit ce qu'il y a d'humain en l'homme. Les « lendemains qui chantent » sont parsemés de charniers et notre monde clame les « lendemains qui chantent » en tentant de masquer ces charniers. Comment vivre, comment être libre alors que les murs s'entrecroisent, comme nous le montre la couverture du livre ?

Alors comment vivre libre en construisant sa goélette (« Et la vie, pour lui, c'était la mer ») (p. 330) et rejoindre le personnage de *L'Exil* qui rame dans son petit bateau sur l'océan. Voilà donc un très bon livre qui va faire prendre conscience à l'homme des servitudes présentes ou possibles et qui, en un style brillant, constitue un témoignage de l'aspiration de l'homme à la liberté.

Patrick Imbert.



Jean-Michel Wyl, *Québec Banana State*, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.